

Le deuil dans la littérature romaine est considéré comme une forme particulière de tristesse. Il s'agit d'une émotion, qui pourtant est rarement décrite dans son aspect privé et intime. Quand on parle de deuil, c'est plutôt l'aspect rituel qui est mis en avant. Cette émotion en effet est ritualisée et mise en scène publiquement lors des funérailles. La fonction de ce rite est de canaliser la douleur pour la contrôler afin qu'elle ne sombre pas dans le paroxysme. Si la ritualisation du deuil a un effet cathartique, elle est en même temps aussi le moteur d'autres émotions qui surgissent au moment des funérailles. Le rite est un élément qui permet de passer d'une dimension affective et intime à un fait social et public, il est un point de départ et d'arrivée des émotions.

## 1/ LE DEUIL : ÉMOTION ET RITE

Dans son livre récent sur les émotions dans le monde grec, David Konstan explique que le deuil, à la différence d'autres émotions telles que la colère, la pitié ou l'indignation, n'est pas lié à un sentiment d'injustice ou de blessure. Selon Konstan, la perte d'une personne aimée ne nécessite guère d'évaluation. Point n'est besoin du passage par cette étape bien connue par les spécialistes des émotions : l'*appraisal*. Pour cela, le deuil se distingue nettement d'autres émotions comme la colère, par exemple, provoquée par une offense, qui nécessite, de la part de l'offensé, une réelle évaluation du « dommage ». Dans cette évaluation, les intentions de l'offensant, son statut social et d'autres éléments circonstanciels jouent un rôle. L'intensité de l'émotion ressentie par l'individu « blessé » dépend de cette évaluation. Dans le cas de la peur, toujours selon Konstan, l'individu doit évaluer le danger effectif que l'adversaire représente. La particularité du deuil est que l'individu frappé par la mort d'un conjoint ressent une émotion indépendante des intentions d'un possible adversaire, de sa puissance ou de son statut social. Ces différentes raisons, en plus du fait que le deuil (*lupê*, *penthos*) n'est pas mentionné dans la liste des *pathê* du deuxième livre de la *Rhétorique* d'Aristote, font que Konstan propose de ne pas inclure le deuil dans la liste des affects que les Grecs auraient reconnus comme émotions.

Pour le monde romain, le discours se présente d'une manière différente. Si pour Pline le deuil (*luctus*) est une des qualités qui fait la différence entre l'homme et les animaux, pour Cicéron, il trouve sa place parmi d'autres affects qu'il définit comme *perturbationes* et qu'il rattache à une émotion principale : le « chagrin » (*aegritudo*). [...] Ces différents passages permettent une description nuancée de ce que ressent une personne endeuillée : il s'agit du profond désespoir suscité par une mort considérée comme prématurée, imprévisible et injustifiée, et ce sentiment est lié à de la nostalgie. Ces considérations permettent de repenser l'importance de l'*appraisal* qui suit la constatation de la mort d'un conjoint. S'il n'y a pas une évaluation des intentions d'un possible adversaire, ni du danger qu'il pourrait représenter, comme dans le cas de la colère ou de la peur, cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de réaction. Dans le cas du deuil, l'*appraisal* consiste à se mesurer à l'idée de précarité et d'arbitraire de la vie humaine. Tout comme la personne victime d'une injure, l'individu endeuillé se sent victime mais, à la différence de l'offensé, la blessure n'est pas provoquée par un autre être humain : elle est conséquence de la condition humaine. On se laisse emporter par la colère, on sombre dans une profonde douleur [...]



Relief des Haterii, (vers 110 ap. J.-C.), Musei Vaticani, Roma.

La plupart des auteurs latins, pour décrire des femmes affligées, dépeignent **les gestes codifiés de la lamentation**. À l'annonce d'une mort, celles-ci se déchirent les joues, s'arrachent les cheveux, les salissent avec de la cendre, se frappent la poitrine dénudée jusqu'à en faire sortir le sang ou le lait. Un parallèle figuré de ces descriptions littéraires se trouve dans une scène du relief des Haterii où des femmes, derrière le lit funèbre sur lequel une défunte est couchée (scène de *prothesis*), se sont dénudé la poitrine pour se frapper. En bas, sous le lit, d'autres personnes sont représentées qui se touchent la poitrine en faisant un geste de lamentation. Par ailleurs, Servius (Aen. 11, 211) explique que l'attitude de se frapper pour le deuil s'appelle *planctus*. Ce *planctus*, de même que la lamentation, peut se comprendre comme expression privée et spontanée mais aussi comme une manifestation organisée, collective et rituelle. L'aspect rituel du deuil est souligné par le fait qu'en plus des femmes et des servantes de la famille, les lamentations sont confiées (surtout pour les familles riches) à des *praeficae*, c'est-à-dire des professionnelles. Ces femmes étaient choisies pour leur voix remarquable et étaient payées pour se rendre, depuis le bois de Libitina, au seuil de la maison du mort. Elles se mettaient alors à la tête (*praeficere*) du groupe des servantes afin de leur montrer comment se lamenter. Les rares informations que l'on rencontre semblent indiquer que ces

femmes étaient payées pour réciter des chants funèbres. Ces chants, les *neniae*, devaient être des lamentations topiques, non personnalisées, qui étaient rythmées au son d'instruments musicaux. La *praefica* disposait peut-être de quelques modèles ou trames qu'elle adaptait selon les circonstances, sans rien ajouter d'essentiel. Dans son traité sur le deuil, Lucien de Samosate qualifie d'« acteur » (*sunagonistes*) le poète appelé à composer le thrène, c'est-à-dire le chant funèbre qui correspond à la *nenia*. De même, les *praeficae* peuvent être qualifiées d'actrices par la mise en scène qu'est le rite du deuil. Les éléments observés jusqu'à présent nous ont permis de clarifier l'imbrication très étroite de deux aspects du deuil, celui de l'émotion intime et celui du rite collectif du *planctus*. Il faut maintenant se demander pourquoi cette émotion devient rite.

## 2/ POURQUOI RITUALISER UNE ÉMOTION ?

Le livre de E. De Martino, *Morte e pianto rituale*, bien que publié voici déjà une trentaine d'années, reste indispensable pour comprendre le deuil dans les sociétés anciennes et traditionnelles de la Méditerranée. À partir de recherches menées en Italie du sud, De Martino observe que l'expression du deuil se manifeste en plusieurs étapes. D'abord, le sentiment qui suit immédiatement le décès est une stupeur qu'il appelle *ebetudine stuporosa* : c'est la prise de conscience « hébétée » du décès. Puis, vient la manifestation spontanée de la douleur (*planctus irrelativo*). Et enfin, commence la lamentation rituelle (*planctus rituale*) mise en scène par un groupe de femmes ayant pour fonction **d'empêcher la personne affligée de sombrer dans un état de douleur irréversible**. La femme touchée par la mort d'un conjoint, qui se laisse dans un premier temps aller à exprimer son émotion de façon incontrôlée, est invitée à se lamenter de façon plus régulière et à partager ses pleurs avec d'autres personnes du même sexe. En somme, la ritualisation de la lamentation s'affirme comme un moyen de **canaliser l'émotion et de l'empêcher de se transformer en état mental durable**. [...]

Les deux récits mythiques de Niobé et de Déméter/Cérès montrent comment le deuil peut entraîner un individu vers **un état psychologique potentiellement dangereux, si l'émotion n'est pas limitée et prise en charge par la collectivité**. Les analyses que De Martino a faites en se basant sur des documents anciens et traditionnels semblent donc constituer une grille de lecture du rite du *planctus* et de la lamentation qu'il suscite dans la société romaine.

## 3/ LE RITE SUSCITE D AUTRES ÉMOTIONS

Selon l'explication proposée jusqu'ici, le rite représente un aboutissement des émotions : il les canalise pour les contrôler et les soigner en communauté. Cependant, en observant les funérailles, on se rend compte que la mise en scène du deuil, tout en ayant un effet cathartique pour ceux qui l'accomplissent, a aussi pour fonction de susciter des sentiments nouveaux chez ceux qui l'observent. Les funérailles romaines, on le sait, sont un spectacle. La description que Polybe en donne est parlante. À propos de la *laudatio funebris*, que le fils du défunt prononce sur les rostrs, il affirme : « Tous éprouvent une émotion telle que le deuil cesse de paraître limité à la famille et devient celui du peuple tout entier ». Et ensuite, à propos des images des ancêtres qui défilent dans le convoi funèbre porté par des hommes, il constate : « Qui ne serait inspiré en voyant les images des hommes dont la valeur est glorieuse, toutes réunies, pour ainsi dire vivantes et animées ? Quel plus beau spectacle pourrait-on montrer ? » De ce spectacle, les lamentations et le *planctus* font aussi partie. Par un passage de Varron cité auparavant, on sait que les *praeficae* agissent devant la maison du mort : leur lamentation était donc visible pour l'ensemble de la communauté. En outre, un bas-relief d'Amiternum représente un groupe de femmes qui accomplit des gestes de lamentation lors d'une *pompa funebris* : deux femmes précèdent le cadavre en portant leurs mains à la tête et aux cheveux alors que d'autres le suivent en se frappant la poitrine. Elles aussi agissent devant un public qui les regarde.



*Relief de Amiternum (2e moitié du 1er s. av. J.-C.), Museo Nazionale d'Abruzzo, L'Aquila.*

Un public assiste donc aux rites du *planctus* et de la lamentation et écoute le discours accompli par les descendants de la famille. Ce spectacle peut susciter des émotions comme la compassion, mais aussi l'admiration pour une famille si riche qui peut se permettre tant d'effusions, dont certaines « payées », comme celles des *praeficae*. Des limitations, qui remontent aux Douze Tables (vers 450 av. J.-C.), visent à empêcher que le *planctus* soit trop violent et qu'on dépense trop d'argent pour des funérailles. Cela révèle que le *planctus*, tout autant que les dépenses, était un moyen pour les familles importantes de l'aristocratie de s'illustrer aux yeux de la population qui se transformait, pour l'occasion, en public.

Comme j'ai cherché à le montrer dans cette étude, le rapport entre les aspects affectif et rituel du deuil est complexe. Le rite est un instrument qui permet de **transformer la dimension affective, personnelle et intime en un fait social et partagé par la communauté**. Mais il est aussi un phénomène qui impressionne le public et peut susciter des émotions de complainte et d'admiration. Ainsi les manifestations collectives et rituelles du deuil sont-elles simultanément un point de départ et d'arrivée des émotions.